

IV
LES VOIES
DU
SALUT

LES BULLES PONTIFICALES

et le destin des sceaux de plomb

On attribue aux Romains l'invention de l'usage de sceller en plomb. Il est probable que la pratique commerciale, qui consiste à clore un colis et à le « plomber » d'une marque qui en garantit l'origine et, par conséquent, la qualité, a précédé l'emploi du plomb dans les chancelleries pour sceller les documents diplomatiques. Le nombre de plombs commerciaux que l'on découvre dans les fouilles est, en effet, assez considérable.

Il faut donc soigneusement distinguer en ce domaine et réserver le mot de bulle, ou sceau de plomb, aux objets qui, par leur diamètre, leur figuration, leur légende, leur perforation dans l'épaisseur pour le passage du lien, attestent qu'ils ont servi à authentifier des diplômes. Il faut, cependant, rappeler que le mot « bulle » a désigné, à l'origine, une petite sphère métallique, destinée à contenir un talisman et que l'on attachait au cou des enfants romains. Ces derniers ne s'en séparaient jamais, ni pour le bain, ni pour l'exercice physique.

L'Empire romain d'Orient vit se répandre avec une telle rapidité l'usage de sceller en plomb que l'on a, parfois, tendance à penser qu'il n'y a de bulle que de Byzance. Toutes les classes de la société, même purement moyennes, avaient pris cette habitude. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que la chancellerie pontificale semble avoir, très tôt, employé la bulle de plomb (concurrentement avec la cire employée, elle aussi, par la chancellerie, mais exclusivement pour les sceaux plaqués faits avec l'« anneau du pêcheur ») et que, du XII^e siècle au XVI^e siècle, les sceaux de plomb furent très répandus dans le midi de la France et, d'une façon générale, dans le sud de l'Europe.

Les bulles de plomb byzantines, pontificales ou méridionales, ont toujours fait une part très large aux inscriptions. La légende des sceaux de cire est, généralement, circulaire et en petits caractères : la légende des bulles occupe très souvent toute une face et, parfois, même les deux faces. Elle est gravée en gros caractères, très lisibles, sur

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 16, 3^e trimestre 1967, p. 6-9

deux ou trois lignes, quatre au maximum. Les premiers papes se sont contentés de mettre leur nom avec une croix et le chiffre indiquant leur rang. Du milieu du VI^e siècle jusqu'au milieu du VIII^e siècle, le nom du souverain pontife est inscrit au génitif sur la face, tandis que le titre *papae* figure au revers. À partir de Benoît III (855-858), le nom du pape est placé en cercle autour d'une croix, sauf pour quelques pontifes qui reviennent à l'usage ancien.

Le pape Pascal II (1099-1118) semble être le premier à avoir choisi, définitivement, l'effigie de saint Paul et de saint Pierre, qui ne quitte plus dès lors pour ainsi dire le revers des bulles pontificales. Les explications de ce choix par les auteurs anciens ne manquent pas de saveur : la clef de saint Pierre ouvrira le ciel à ceux qui observeront les prescriptions de la bulle (puisque l'acte tire son nom du sceau), tandis que l'épée de saint Paul chassera vers l'enfer ceux qui les enfreindraient. Le pape confirmerait cette sentence par l'apposition de son nom sur l'autre face. Plus simplement, on peut dire que saint Pierre et saint Paul ont toujours été les deux principaux patrons de l'église de Rome, dont ils sont considérés, l'un et l'autre, comme les fondateurs.

L'évolution stylistique des bulles est profonde : la plus ancienne reproduite ici est celle d'Innocent III (1198-1216), l'un des plus grands papes de l'Histoire, qui arbitra maints conflits en Europe par sa seule autorité. Saint Pierre, dont les cheveux frisés sont traduits par des points, en nombre déterminé pour dérouter les contre-facteurs, offre le visage traditionnel que lui a donné l'iconographie chrétienne depuis les origines. Saint Paul doit à sa qualité de citoyen romain de n'avoir point les cheveux frisés ; sa barbe en pointe allonge le visage et accentue le contraste avec saint Pierre.

La bulle la plus récente est celle du pape Paul V, Camille Borghèse, né en 1552 dans la Rome rénovée et somptueuse : le style des représentations de saint Paul et de saint Pierre manifeste clairement que la Renaissance a passé avec ses génies prestigieux, dont les noms viennent à l'esprit devant une œuvre aussi puissante.

Quelques papes introduisirent leurs armes personnelles dans leur bulle, timidement d'abord – les points se transforment ainsi, pour les Médicis, en besants –, d'autres osèrent les placer dans un petit écu, mais cet usage fut généralement réprouvé et très vite abandonné.

Du point de vue technique, on pensait, autrefois, que c'était une boule sphérique de plomb, perforée pour le passage du fil, de chanvre ou de soie, qui était employée, et que le nom de bulle en tirait son origine. Aujourd'hui, on estime plus volontiers que l'on employait, dès l'origine comme de nos jours, un disque largement perforé que l'on

écrasait ensuite dans une pince en forme de tenaille, appelée « boullotirion », à la fois pour serrer les lacs de suspension et pour imprimer le relief.

Au XVI^e siècle, on construisit pour la chancellerie vaticane une puissante machine à sceller, conçue un peu comme une enclume, qui est actuellement exposée dans le Musée du Vatican. On continue, de nos jours, à apposer la bulle pontificale sur les documents importants émanant du Saint-Siège et les visages de saint Pierre et de saint Paul figurent toujours au revers, le nom au nominatif et le chiffre exprimant le rang du souverain pontife constituant l'avvers.

Le choix du plomb est, à la fois, d'une signification émouvante et de conséquences dramatiques pour la conservation de l'objet. Au temps où les rois et les empereurs employaient avec prédilection l'or ou l'argent, il convenait au « serviteur des serviteurs de Dieu » de prendre le métal le plus humble pour sceller de son nom ses lettres, même les plus solennelles, dans le même esprit qu'il laissait placer Paul à droite de la croix et Pierre à gauche. On a disserté longuement sur cette entorse aux préséances habituelles. L'ingéniosité des explications surprend le lecteur moderne : est-ce pour que la croix centrale soit sous la main droite de Pierre tandis que Paul y porterait la main gauche, est-ce pour que Pierre ait Paul à sa droite, est-ce pour que Pierre soit à l'Orient, comme l'est le chœur de l'Église ? On pourrait ajouter : n'est-ce pas plutôt un geste prophétique de courtoisie pré-œcuménique ? Mais, au vrai, en vil plomb les préséances ont-elles encore un sens, lorsque ne sont pas en jeu les hiérarchies essentielles et la suprématie du spirituel sur le temporel ?

Cependant l'oxydation ronge lentement mais inexorablement le plomb et les bulles tombent en poudre blanche. Schlumberger, au siècle dernier, soulignait non sans amertume que, si un éminent conservateur du British Museum lui fournissait libéralement un vernis protecteur, le *Daman varnish*, jamais il ne lui en avait proposé la formule. Aujourd'hui, tout est bien changé et l'on met en commun toutes les connaissances : l'humidité accélère certainement la désagrégation, mais aussi le tanin du chêne et du marronnier. On cite un lot de bulles entassées dans une petite boîte de bois blanc, sans inconvénient, pendant des années, qui ont commencé à s'oxyder du jour où on les a somptueusement installées dans de beaux tiroirs de chêne. On recommande de les laisser tremper plusieurs semaines dans certaines huiles ! Lors de la dernière réunion du comité international de Sigillographie, invité à Rome par le Vatican et qui y a reçu un accueil inoubliable, les spécialistes européens ont apporté par la voix de leurs

délégués une contribution au but commun : sauver de l'autodestruction qui les guette, les objets en plomb.

L'électrolyse semble permettre de rendre corps à l'oxyde pulvérulent comme ont réussi à le prouver les spécialistes de Munich. Le professeur Federici a résumé magistralement les résultats obtenus en proposant d'ingénieuses améliorations de la méthode. Mais, en ce qui concerne les bulles d'Innocent III et de Paul V, l'initiative de la Monnaie de Paris, immortalisant dans le bronze, en hommage pour un anniversaire d'importance mondiale, la fameuse bulle aux deux visages, est peut-être le moyen le plus sûr d'assurer la pérennité au signe tangible de la plus haute autorité spirituelle du monde.



D 6025 et 6025 bis - Pascal II, 1^{er} type (1104) - 35 mm



D 6026 et 6026 bis - Pascal II, 2d type (1115) - 35 mm



D 6045 et 6045 bis - Innocent III (1200) - 34 mm



D 6086 et 6086 bis - Léon X, 2^d type (1517) - 35 mm



D 6101 - Paul V (1616) - 35 mm



D 7236 et 7236 bis - Chapitre de Saint-Pierre de Nantes (XIII^e siècle)
- 70 mm et 35 mm

GUY DE MELLO EVÊQUE D'AUXERRE

Tandis que la personnalité de cet évêque et la notoriété exceptionnelle de sa famille, dont l'autorité s'est étendue sur une bonne partie du centre de la France, offrent des aperçus sur la société féodale au Moyen Âge, ce sceau, véritable étape autour de laquelle d'autres cheminements pourront être ordonnés, apporte pour la connaissance de l'évolution du style de la sculpture française au XIII^e siècle des éléments d'information précieux.

Malgré les doutes que sèment, de temps à autre, certains archéologues éminents sur la précision du témoignage stylistique apporté par les sceaux, il est de plus en plus largement reconnu que cette source, immense et facilement accessible, recèle la vraie et la seule solution scientifique au problème de la datation des œuvres d'art médiévales.

Il faut redire, à ce sujet, que les sceaux d'évêques et d'abbés peuvent, neuf fois sur dix, être datés de l'année... et même du mois de leur consécration. Tout le monde sait, en effet, qu'il se passe un certain délai entre la désignation à cette haute fonction et l'intronisation, par exemple, des évêques dans leur nouveau diocèse. Ce délai est, normalement, mis à profit pour faire exécuter une matrice de sceau au nom et avec la représentation généralement debout, du nouveau prélat.

Le choix du graveur dépend de diverses circonstances. Si la dernière fonction du promu était exercée dans une ville dotée d'une école d'orfèvres complète, comportant la taille des sceaux, c'est là qu'il est commandé. Si le nouvel évêque se trouvait dans une ville ayant moins de ressources, il profitait d'un voyage pour commander son sceau ou chargeait un membre de sa famille ou un correspondant d'en choisir le modèle pour lui. En principe, le choix de l'artiste, les détails prescrits, le degré de somptuosité reflétaient les goûts de l'intéressé et il ne changeait pas de sceau pendant toute la durée de son séjour dans cet évêché, pendant toute la durée de son mariage mystique avec « sa » cathédrale – c'était une forme de fidélité – et la beauté de l'œuvre, la précocité du style

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 61, 4^e trimestre 1978, p. 144-147

dépendaient soit du goût, soit du degré de l'information – était-il dans le vent ? – de celui qui passait commande.

Deux exceptions, cependant, pouvaient intervenir qui ne font que confirmer la règle. Dans des évêchés importants ou bien en un temps où l'activité de la juridiction gracieuse épiscopale était intense, il n'était pas possible de se servir longtemps d'un sceau *sede vacante* ou du sceau du personnage désigné pour l'intérim. De sorte que l'on faisait graver un sceau au nom du nouvel évêque avant sa consécration où il est représenté en dalmatique, tête nue, sans la mitre et tenant en main, au lieu de la crosse, le livre saint sur lequel il prêtera serment le jour de son entrée solennelle dans la cathédrale. La seconde exception tient au fait que le délai, parfois, entre l'élection et l'intronisation, est trop court : un sceau provisoire est rapidement exécuté, étant entendu qu'on en fera un plus raffiné ultérieurement.

Si nous prenons pour exemple les sceaux des archevêques de Sens Henri I^{er} le Sanglier aurait eu deux sceaux, l'un en cuvette (avec épaules tombantes, D 6382), l'autre issu d'une matrice plate en 1138 (D 6283), très pèlerin avec sa crosse en diagonale. Hugues I^{er} de Toucy, en 1158, est debout, à peine incisé dans le bronze, et paraît d'une facture locale (D 6384).

Au contraire, Guillaume II de Champagne, en 1169 (D 6385) et en 1176 (D 6386), présente une admirable effigie assise avec mitre cornue, digne de sa haute naissance. Guy I^{er} de Noyers, en 1191 (D 6387), se présente comme une véritable statue-colonne ; avec Michel de Corbeil en 1196, on revient à une gravure sans doute locale. Pierre II de Corbeil, en 1221, correspond au style naturaliste des années 1200 (D 6389).

C'est avec Gautier III Cornut qu'apparaît ce que nous appelons, provisoirement, le style rémois, d'après un moulage de 1230. Très monumental, l'évêque, finement drapé, ramène la main droite sur sa poitrine, la crosse tenue à hauteur de l'épaule, la mitre est toujours droite. Plus que les détails, c'est la noblesse de l'attitude, sans raideur, qui frappe (D 6390).

Curieusement, Gilon I^{er} Cornut (vers 1252) paraît encore gravé sur place, tandis qu'avec Henri II Cornut (élu en 1254), l'équilibre classique du règne de saint Louis est manifeste (D 6392). Le premier sceau de Guillaume III de Brosse en 1259 est visiblement un sceau provisoire, rapidement gravé, entre l'élection et la consécration, tandis que le second, d'après un document de 1262 (D 6394), offre exactement les mêmes proportions et la même perfection technique que celui de Guy de Mello. Quelques années se sont

écoulées entre les nominations de l'un et de l'autre. Notre sceau d'Auxerre porte quelques traces d'archaïsme dans les poignets ou la main droite.

Nous quitterons donc ici l'archevêché de Sens, dont dépendait Auxerre, pour jeter un coup d'œil sur les autres archevêchés. À Bourges, en 1199, avec Henri, le corps habite bien les vêtements, tandis que les plis sont, sous le pallium, d'une régularité exemplaire (D 6300). Guillaume, aux joues pleines, en 1201, rappelle un peu Michel de Corbeil, à Sens, en 1196.

À Reims, il faut attendre 1182 pour avoir la statue-colonne de Guillaume I^{er} aux blanches mains, tout à fait comparable à Guillaume I^{er} de Noyers, de Sens, en 1191 (D 6343 et D 6387). Le modèle incontesté en ce genre demeure Jean de Salisbury, évêque de Chartres vers 1180. Avec Albéric de Humbert en 1207, le corps redevient présent grâce aux multiples et souples plis horizontaux. C'est avec Guillaume II de Joinville en 1219 qu'apparaît ce que nous proposons d'appeler le style rémois (D 6345). En 1233, la proportion de la tête de Henri II de Dreux ou de Braine annonce déjà le sceau de Guy de Mello (D 6346).

À Arras, Raoul de Neufville, en 1218, préfigure toutes les qualités du style rémois qu'il faudra peut-être débaptiser, s'il s'avère que ce sceau de Raoul est bien le premier lors de son sacre en 1203. En 1226 et 1235, la souplesse des corps des évêques d'Arras devient extraordinaire. N'est-ce pas le temps où des artistes en masse travaillent tant à la cathédrale qui s'élève lentement que dans les multiples ateliers de l'artisanat local.

En réalité, il semble que ce soit à Laon dès 1207 que ce style soit né avec le sceau de Guillaume Surdelle (D 6635). Il a un sceau d'évêque élu (D 6634) la même année, mais infiniment moins élaboré. Et l'on peut considérer que le point d'aboutissement de cette évolution est le sceau d'Érard de Mello, le neveu et successeur de Guy qui monta sur le trône épiscopal d'Auxerre, en 1270, et qui fit accoster sa silhouette de six merlettes, d'une fleur de lis et d'une étoile. Cela prouve, une fois de plus, combien les membres d'une famille peuvent être attachés au symbole héraldique dont ils ont hérité, même lorsqu'il s'agit d'armes parlantes et, pour ainsi dire, d'un jeu de mots sur leur patronyme. Mello se traduit, en latin, *de Merloto*, d'où le rébus posé par les merlettes qui sont souvent, aussi, de véritables merles.

Mais quelle était donc cette famille de Mello dont Guy II et Érard étaient issus ? Il s'agissait de Picards, attestés dès le haut Moyen Âge à Amiens et venus à Paris, comme

il arrivait si souvent alors, par la protection d'oncles honorés de charges ecclésiastiques, modestes peut-être à l'origine, mais efficaces pour l'amélioration du niveau social. On les voit seigneurs à Époisses, à Lormes, à Château-Chinon, dans ce creuset qui fut divisé en quatre : Côte-d'Or, Yonne, Nièvre, Saône-et-Loire.

Guy de Mello, lui, est bourguignon. Son père est Guillaume, comte de Saint-Prix ou de Saint-Bris, sa mère est Élisabeth, dame d'Ancy-le-Franc, fille de Guillaume, seigneur de Mont-Saint-Jean et de Burc. Il fut archidiacre de Laon, puis évêque de Verdun, le 21 août 1245. Enfin, nommé à Auxerre le 9 février 1247, il est mort le 19 septembre 1270. C'est le jour de Pâques, 31 mars 1247, qu'il entra dans la cathédrale Saint-Étienne. Mathilde, comtesse de Nevers s'était fait représenter par Hugues de Varigny. Il eut l'honneur de présider, bientôt, aux obsèques de son archevêque, Gilon, et à la translation du corps de saint Edmond (Edme), archevêque de Canterbury, dans l'abbaye de Pontigny.

Le nouvel évêque d'Auxerre était un homme décidé à protéger la tranquillité : Regnault de Rongefers, de Varzy, avait construit une forteresse pour, de là, piller ses voisins. Guy l'investit et la détruisit. Un prévôt d'Auxerre avait fait, par surprise, exécuter un clerc par Pierre et Dreux *de Suavibus*. Guy exigea une punition exemplaire. Le prévôt et ses complices, nus jusqu'à la ceinture, portant des verges à la main, allèrent chercher le sarcophage du clerc, le chargèrent sur leurs épaules, et le conduisirent à la cathédrale où une foule assista aux obsèques solennelles.

En 1267, Clément IV lui offrit l'archevêché de Lyon, primatiale de choix, dans une atmosphère opulente. Il déclina. Son sceau fut apposé au contrat de mariage des enfants de Castille et France, Ferdinand et Blanche, en 1266. Ses lettres et ses homélies ne sont connues que par les éloges qu'on en fit alors.

Il mit à la porte d'Auxerre des monnayeurs qui ne faisaient pas des pièces d'un métal assez pur et expulsa de sa maison de Monetau les Templiers qui y avaient fait des innovations sans son accord. Il répara le palais épiscopal et toutes les résidences qu'il avait dans le diocèse. Il eut l'audace de présenter, de la part de plusieurs autres prélats qui le poussèrent sans doute en avant, comme certains savent faire, une remontrance à saint Louis : « Sire, la chrétienté chiet entre vos mains, si vous requérons que vous commandez à vos baillifs et à vos serjans que il contreingnent les escommeniés an et jour ; par quoy il facent satisfaccion à l'Eglise. »

Le saint roi résistera à la tentation soit d'obtempérer, soit de sanctionner. Pourquoi faut-il, cependant, qu'il semble avoir fixé un rendez-vous à notre héros, qui mourut le 19 septembre 1270, pas beaucoup plus de trois semaines après lui ?



D 6481 - Gui de Mello,
évêque d'Auxerre (1248) - 68 mm



D 6385 - Guillaume II de Champagne,
archevêque de Sens (1169) - 85 mm



D 6343 - Guillaume aux Blanches Mains,
archevêque de Reims (1183) - 85 mm



D 6394 - Guillaume III de Brosse,
archevêque de Sens, 2^d type
(1262) - 85 mm



D 6300 - Henri, archevêque de Bourges,
(1199) - 80 mm



D 6346 - Henri II de Dreux,
(1233) - 80 mm



D 6635 - Renaud Surdelle, 2d type (1208) - 80 mm

LA TRINITÉ DE FÉCAMP

La Rochefoucauld, La Roche-Aymon, Montboissier de Canillac, Villeroy, Bourbon Lorraine-Guise, Joyeuse, Clermont-Tonnerre : les plus grands noms de France figurent à la liste des derniers abbés de la Trinité de Fécamp. Louis XIV n'alla-t-il pas jusqu'à faire élire, en 1669, Jean Casimir après qu'il eut abandonné le trône de Pologne ?

L'abbaye de la Trinité de Fécamp possède les plus gros revenus des trente-trois monastères de la riche province de Normandie. Parmi les établissements de la savante congrégation de Saint-Maur, rares sont ceux qui, bon an mal an, ont des revenus supérieurs et quels noms portent-ils : Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Marmoutier ! L'histoire de l'art français, en raison, sans doute, de cette opulence, est, tout entière, présente dans ces murs. La calme majesté d'une nef de dix travées, en grande partie du XII^e siècle, un chœur du XIII^e siècle précédé d'une audacieuse tour-lanterne, un élégant oratoire du XIV^e siècle, la chapelle de la Vierge du XV^e siècle montrent tour à tour des influences venues du Mans ou de l'Île-de-France avec, surtout, une persistance des modes normandes si justement célèbres à Caen, Coutances, Lisieux ; la parenté avec les cathédrales d'Angleterre n'a, jusqu'à présent, pas encore été assez mise en valeur. La sculpture du XIII^e siècle, taillée dans la pierre de Caen est d'une extrême finesse et les décors des XIV^e et XV^e siècles, avec leurs colonnettes élancées, séduisent le visiteur. Si l'on ajoute à cela les vitraux et les clôtures du début du XVI^e siècle, exécutées en pierre de Vernon de 1517 à 1523, dans le style de la plus pure Renaissance italienne, il apparaît que la Trinité de Fécamp est l'édifice le plus instructif à la visite duquel l'édition de ce sceau puisse inviter le lecteur.

L'Histoire, elle-même, affleure à tout moment lorsque l'on se penche sur ce sceau : 1204 est la date du premier document sur lequel il est appendu. C'est l'année où la Normandie se rallie à son suzerain légitime, Philippe Auguste, tandis que le Plantagenêt promet aux fidèles qui le suivront des domaines en Angleterre. Il vient de paraître, sous l'égide du CNRS, une somme d'une richesse inouïe sur la France de Philippe Auguste,

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 81, 2^e semestre 1983, p. 140-143

sous-titrée *Le temps des mutations*, sous la direction de Robert-Henri Bautier, membre de l'institut. Jacques Boussard explique merveilleusement les tactiques (diplomatie, recours aux alliances matrimoniales) qui permirent à Philippe Auguste de démanteler, puis de reprendre la plupart des possessions continentales de Jean sans Terre, sauf la Saintonge et la Gascogne. Pour la Normandie, c'est Lucien Musset qui démonte le mécanisme de l'annexion de cette province au domaine royal, précisément en 1204, et la prospérité qu'elle connut, notamment grâce à des mesures financières particulières ; c'est ainsi qu'en faveur de Fécamp, en 1211 un acte des Archives nationales, scellé également du sceau de l'abbaye, porte une autorisation, bien exceptionnelle, aux marchands de la ville de pratiquer semble-t-il l'usure. Nous sommes toujours sous l'abbatiat de Raoul d'Argences (1190-1219), que Philippe Auguste a maintenu, en qualité d'abbé de Fécamp, dans son droit de haute justice sur les habitants de la ville et sur les vassaux de ses possessions les plus lointaines. Cet abbé Raoul, grâce à qui les deux exemplaires du sceau que nous examinons ici nous sont connus, fit un voyage à Rome comme l'atteste la quittance d'une somme de 8 000 florins d'or reçue d'un marchand de Florence de la Société des Spina, à qui il demande, un peu plus tard, de le garantir devant les gens des Comptes pour l'énorme somme de 13 200 florins d'or de Florence : c'était le montant de la cotisation imposée à l'abbaye de Fécamp par Philippe Auguste !

Le sceau, lui-même, de la Trinité est d'un style assez exceptionnel. Le relief est faible, le tracé linéaire s'accorde assez bien avec la date probable : fin du XII^e siècle. Le naturalisme réaliste des années 1200 n'apparaît pas encore, mais cette représentation du Christ à mi-corps nous intrigue. La matrice ne serait-elle pas en ivoire, matériau plus fragile que le bronze ou l'argent et qui ne permet pas les mêmes précisions ? Les autres sceaux représentant la Trinité sont, en général, taillés plus finement, et le Saint-Esprit se trouve entre le Père et la Croix du Fils sous la forme d'un oiseau, souvent une colombe. Ici, il ne s'agit plus d'évoquer par l'image l'unité de nature dans la distinction enrichissante des personnes unies et, à la fois, s'opposant l'une à l'autre dans leurs relations ; il s'agit, purement et simplement, de la seconde personne et, semble-t-il, du retour du Christ annoncé par saint Jean pour le Jugement dernier. En effet, la présence du *pallium*, du geste bénissant de la main droite et du livre tenu de la gauche confirme l'identification. Seul manque l'arc-en-ciel qui, par contre, semble bien figurer sur le sceau de la Sainte-Trinité de Lessay (D 8260) attesté en 1280, mais très antérieur. Une certaine parenté de style avec le sceau de Fécamp ferait même penser qu'il pourrait

s'agir du même artiste qui aurait gravé les deux matrices. Les rapports entre les deux abbayes, l'une de Haute, l'autre de Basse-Normandie, rendent très vraisemblable la chose.

Comme souvent, l'édition d'un nouveau sceau suscite chez le chroniqueur mille questions. Cette Normandie, au statut social si évolué, puisque le servage y était ignoré, n'a pas fini de nous surprendre. Comment ces redoutables et hardis navigateurs ont-ils fini par se laisser séduire par les paroles d'Anselme et de Lanfranc, qui devinrent, l'un et l'autre, évêques de Canterbury ? Comment, quatre siècles auparavant, a-t-il été possible de fonder un monastère bénédictin réunissant plusieurs centaines de religieuses, de le relever en 915, après un horrible massacre par des pirates danois, à l'instigation de Guillaume Longue Épée, fils de Rollon, de ce Rollon que Charles le Simple autorisa à demeurer, avec les siens, dans cette terre de Normandie qu'ils avaient régulièrement pillée ? Est-ce le baptême conféré à Rollon en 911 par l'archevêque de Rouen qui explique tout ? Jacques Boussard rappelle le « miracle » de Déols, quand l'armée de Philippe Auguste est face à celle du duc Richard Cœur de Lion et que, alors qu'ils vont s'affronter, l'intervention du pape obtient une trêve de plusieurs années. Les Normands seraient-ils, plus qu'on ne pense, sensibles à la parole, à la diplomatie et enclins, dans l'intérêt général, au dialogue et aux concessions préparant l'avenir ? Au XVI^e siècle, pendant ces guerres de religion qui ont tant de points communs avec notre temps, ne vit-on pas au château de Fécamp assiégé tout s'arranger par le ralliement à Henri IV du chef ligueur ?

Le sceau de la Trinité de Fécamp mérite bien d'être connu du public. Quelle occasion aussi, pour d'autres, d'enseigner aux écoliers de cette province quelques belles et pacifiques pages de son histoire dues, peut-être, à une sage et proverbiale prudence.

Chronologie sommaire de la Trinité de Fécamp

VII ^e s.	Fondation de l'abbaye de femme.
674	Saint Léger, évêque d'Autun, y est prisonnier deux ans, avant d'être assassiné.
IX ^e s.	Les pirates danois massacrent et pillent. Les religieuses s'enfuient en Picardie.
915	Peu après le baptême de Rollon, son fils, Guillaume Longue Épée, bâtit une forteresse à Fécamp et relève l'église du monastère.
938	Dédicace à la Sainte-Trinité (Pas de l'Ange); le monastère est confié à douze chanoines.
990	Richard I ^{er} , fils de Guillaume, fait consacrer un nouvel édifice où il élira sa sépulture.
1001	Richard appelle Guillaume de Vulpiano, abbé de Saint-Nénigne de Dijon, pour remplacer les chanoines par des religieux bénédictins.
1031	Jean de Ravenne est abbé à la mort de Guillaume et dirige l'abbaye avec succès durant cinquante ans. Il ménage l'appui du Saint-Siège à Guillaume le Conquérant et développe prodigieusement les domaines, anime une vie intellectuelle et spirituelle intense. Le chant et la musique de Fécamp sont célèbres. Les pauvres y sont nourris tous les jours.
XI ^e s.	Édifice roman qu'un incendie détruira en 1168.
Fin XII ^e -début XIII ^e s.	Édification de l'église actuelle.
XIV ^e s.	Modification des chapelles rayonnantes sud.
XV ^e s.	Chapelle de la Vierge.
XVI ^e s.	Clôture des chapelles en style Renaissance dès 1517.
XVII ^e s.	A partir de la seconde moitié du XVII ^e s., les savants mauristes redonnent un lustre intellectuel incompatible à la Trinité de Fécamp.
1748	Une façade classique clôt la nef d'un gothique si pur ! Parmi les abbés on ne peut pas omettre le cardinal Balue, Estod d'Estouville, et les cardinaux de Lorraine. L'abbaye ne survit pas aux événements de 1792 et 1793.



D 8220 - Trinité de Fécamp (1205) - 58 mm



D 8260 - Trinité de Lessay (XII^e siècle) - 75 mm



D 8020 - Faculté de théologie de Paris (1398) - 65 mm



D 8930 - Jean, abbé de Saint-Victor de Paris (1450) - 65 mm

L'ABBAYE SAINT-VICTOR DE PARIS

L'originalité de ce petit chef-d'œuvre réside dans la forme et dans le style. Il est aussi le témoin d'un monument intégralement disparu. Enfin, tout à fait à l'aube de l'héraldique, il semble être, et de beaucoup, le plus ancien sceau d'abbaye avec les armes qui, à dessein ou par hasard, seront estampées plus tard sur des dizaines de milliers de volumes. La forme de la matrice d'ivoire ou de bronze est facile à déduire de l'empreinte originale de cire verte encore conservée aux Archives nationales.

Les bords, abattus en pans coupés, permettent d'enfoncer la matrice dans la cire chaude sans risque de les voir céder sous la pression. Le texte de la légende est précisément gravé sur ce pourtour et, en contrepartie, apparaît en relief sur les bords de la cuvette. Les matrices de bronze ou d'argent plus résistantes n'exigeront plus la même précaution et la légende sera gravée sur le même plan que l'ensemble des motifs. Mais il y a une période intermédiaire où les matrices de bronze imiteront le type de celles d'ivoire, par le seul poids de la tradition.

Les profils assez aigus des deux pointes de ce sceau attestent, également, une origine ancienne et rien n'empêche de penser que nous sommes en présence d'empreintes issues du premier sceau, sinon contemporain de la fondation, au début du XII^e siècle, du moins des environs de 1150-1160. Le style du graveur marque aussi sa date. Représentant un soldat romain de la fin du III^e siècle de notre ère, l'artiste, incontestablement parisien, lui donne l'équipement d'un homme d'armes du XII^e siècle. L'anachronisme, auquel certains au XX^e siècle sont si sensibles, n'a jamais paralysé les auteurs de miniatures ou de sculptures, au Moyen Âge. Ils prennent franchement leurs modèles autour d'eux et l'avantage merveilleux qui en découle est que leurs œuvres peuvent être datées les unes par rapport aux autres et peuvent servir, comme par une grille chronologique projetée sur d'autres œuvres d'art plus énigmatiques, à proposer une datation, au moins approximative.

En l'occurrence, on retiendra surtout le heaume pointu, le haubert recouvrant la

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 54, 1^{er} trimestre 1977, p. 150-155

cotte, le baudrier large, l'épée puissante, le bouclier immense en forme d'amande et tous ces détails orientent bien vers la première moitié du XII^e siècle ; or les reliures de cuir ou de parchemin seront, aux siècles suivants, ornées du même rais d'escarboucle qui figure sur l'écu tenu par saint Victor. Ce seraient donc les armes ecclésiastiques attestées à la plus haute époque dans toute l'histoire de l'héraldique.

L'abbaye de Saint-Victor de Paris a été fondée par Guillaume de Champeaux et Louis VI le Gros. Le roi dynamique qui souda ensemble les modestes domaines des premiers Capétiens et l'archidiacre de l'Église de Paris, dont l'enseignement s'était étendu à toute l'Europe, par l'intermédiaire de ses élèves, dotèrent, chacun à la mesure de ses moyens, la nouvelle abbaye avec une grande générosité: les dons ne cessèrent d'affluer. La même année 1113 vit la nomination de Guillaume de Champeaux au siège épiscopal de Châlons. Son disciple Alcuin lui succéda et, au cours des quarante années de son abbatiat, édifia l'église et le monastère. La reconstruction, sous François I^{er}, de ces édifices ne laissait déjà plus subsister grand-chose du XII^e siècle. Que dire de la destruction totale, en 1819, pour laisser place à la Halle aux vins ? Il faut reconnaître que l'abbaye avait été supprimée dès 1790, les scellés apposés sur la bibliothèque le 18 février 1791, le séquestre prononcé en 1792. La vie s'était déjà retirée des bâtiments.

Néanmoins, on s'étonne qu'un des hauts lieux de la pensée médiévale mondiale puisse être voué à l'oubli par les édiles mêmes de la ville qu'il a contribué à illustrer. Il y a bien encore une rue Saint-Victor à Paris, dérisoire et unique vestige : dérisoire parce qu'elle est excessivement réduite et assez loin du centre de l'abbaye, devant une annexe vite devenue rivale, l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, unique parce que les constructeurs de la faculté des Sciences ne semblent pas avoir retrouvé, après les négociants en vin, la moindre trace de l'illustre sanctuaire de toutes les sciences au XII^e siècle.

Il faudrait beaucoup d'audace ou d'inconscience pour oser parler de la spiritualité très élevée qui régnait dans le monastère sous la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Ce sera assez, aux yeux de certains, peut-être, d'essayer d'esquisser d'autres caractéristiques assez stables de l'abbaye de Saint-Victor : le réalisme philosophique tempéré et l'humanisme de la sensibilité victorine. Répudiant le nominalisme, source de toutes les déviations de l'esprit, repoussant même le conceptualisme d'Abélard, les grands penseurs de Saint-Victor n'ont pas versé non plus dans l'excès inverse qui aurait consisté à donner une réalité quasi tangible aux idées générales, aux concepts, aux fameux universaux. Leur réalisme modéré, c'est-à-dire nuancé, est au contraire à

l'origine des progrès de la pensée : ils ont acclimaté la philosophie antique de Platon et d'Aristote, puis la pensée arabe. Leur titre de gloire est d'être à l'origine de ce qu'il y a de meilleur dans la scholastique, c'est-à-dire le raisonnement rigoureux, et peut-être même d'avoir préparé la méthode de la Somme de saint Thomas d'Aquin. Même pour nous qui ne connaissons pas l'insondable profondeur de la pensée de ce docteur, le seul fait de prononcer son nom, à propos de Saint-Victor, en dit déjà long. Enfin, il ne faut pas oublier que l'enseignement donné dans cette abbaye fut aussi célèbre que celui des autres collèges, qu'il s'agisse de Sainte-Geneviève ou de celui de Robert de Sorbon. L'activité intellectuelle développée à Saint-Victor est à l'origine de la création, en 1215, de l'université de Paris, car elle a attiré de toute l'Europe ces étudiants avides de savoir qui sont le levain de tous les siècles.

S'il ne demeure pas pierre sur pierre de ce collège si fréquenté durant cinq siècles, il ne faudrait pas laisser croire que le sceau du XII^e siècle soit le seul témoin subsistant. La bibliothèque de Saint-Victor a été, en partie, sauvée : les manuscrits se trouvent à la Bibliothèque nationale et les catalogues à la Mazarine. Dans deux ans commenceront à paraître les savantes études de M. Gilbert Ouy qui sait retrouver, d'un bout du monde à l'autre, les fragments épars dépecés au cours des siècles. Les chiffres varient : 34 000 imprimés ou 45 000 ? Fondée plus de trois siècles avant l'invention de l'imprimerie, la bibliothèque était surtout remarquable par ses manuscrits, sans qu'il soit possible d'établir s'il y en avait 3 000 ou 20 000. Cela dépend sans doute de la manière de compter les traités qui peuvent être reliés ensemble. Elle était, dès l'origine, libéralement ouverte aux étudiants. Les manuscrits les plus usuels reposaient sur des pupitres, attachés par des chaînes fixées à leurs ais de bois. Tous les autres livres portaient la formule d'anathème contre ceux qui les déroberaient. Le 27 mars 1650, quelques années après que Mazarin eut ouvert sa bibliothèque au public, un conseiller au parlement de Paris, Henri Du Bouchet, légua à Saint-Victor ses huit milles livres et toutes ses estampes ; ses volumes vinrent enrichir des fonds qui étaient pourtant réputés depuis longtemps. La condition la plus originale de ce testament consistait dans la libéralité intégrale qu'il imposait aux légataires : tout le monde devait avoir accès à ces ouvrages, mais nul ne pouvait en emporter.

C'était l'amitié du bibliothécaire qui avait déterminé le généreux donateur. Or, dès l'origine, des sentiments d'affection semblent avoir entraîné rois, reines, princes, cardinaux, évêques à faire des largesses : la *Biblia sacra* enluminée, conservée à la Bibliothèque nationale, a été donnée par Blanche de Castille.

Beaucoup de grands de ce monde venaient se retirer à Saint-Victor qui était alors, il ne faut pas l'oublier, à la campagne, hors l'enceinte de Philippe Auguste. Si les abbés soutinrent, au XVII^e siècle, des batailles homériques contre les archevêques de Paris, les évêques du Moyen Âge venaient au contraire se recueillir à Saint-Victor la veille de l'entrée dans leur cathédrale. Et, à travers les siècles, se sentent les liens d'affection spirituelle profonde qui lieront, toujours, les anciens de Saint-Victor à leur maison mère. Le premier médecin de Louis VI le Gros, un nommé Obiron, se retira dans l'abbaye et lui légua des livres. Arnoul évêque de Lisieux aussi. Il n'est pas un des écrivains célèbres qui n'ait donné ses œuvres à la bibliothèque. Sans parler du fondateur Guillaume de Champeaux, on peut rappeler Pierre de Poitiers parce qu'en qualité de chancelier de l'Église de Paris il était le recteur de l'école.

On peut rappeler aussi Hugues et Richard de Saint-Victor dont les noms sont inséparables. Hugues, fils de Conrad comte de Blankenburg, était né vers 1096 en Saxe et son œuvre tient une place considérable dans le renouveau de la scolastique médiévale. Il mourut le 11 mars 1141 en invoquant saint Victor et son éloge peut se résumer en une phrase : « Hugues de Saint-Victor a gardé la véritable mesure... » Richard de Saint-Victor est un peu moins connu. Est-il possible de donner un aperçu de ses « Benjamin » ? Comme Jacob, l'homme a deux fiancées : Rachel, qui est la raison avide du *Vrai* ; Lia, qui est l'amour épris du *Bien*. Lia a de mauvais yeux : elle se trompe souvent sur l'objet du bonheur. Il faut cependant l'épouser d'abord pour atteindre, avec Rachel, la vérité, car la vertu est indispensable au vrai savant ; c'est le bien qui mène au vrai. Et les allégories se poursuivent : « La raison a sa servante nécessaire : Bala, l'imagination. dont les images matérielles l'élèvent à la notion de l'invisible. La volonté a, d'autre part, à son service Zelpha, ou la sensibilité, l'appétit, l'instinct. Ces deux servantes sont précieuses, mais dangereuses : la première est bavarde, la seconde souvent ivre... »

Tout ceci ne dérouté le lecteur moderne que par la forme. En réalité, la puissance de ces esprits est bouleversante si l'on songe aux connaissances de leur temps. Aujourd'hui, les conditions sont entièrement différentes et l'esprit, s'il ne s'affole pas, est guidé. L'homme peut prendre du recul et avoir sous les yeux, du hublot d'un avion, une véritable carte de géographie en couleurs. Il n'a que peu de mérite à croire au *réalisme* de la cartographie. De tous les points du globe, la voix des peuples, leur chant, leurs danses même, parviennent jusqu'à ses sens. Quelle *démonstration* de nature à submerger tant de millénaires de doutes. Le problème n'est pas tout à fait sur ce plan.

N'empêche que le nominalisme pouvait paraître plus justifié en ces temps-là et le réalisme de notre connaissance plus hypothétique.

Et c'est pour cela qu'il est impossible, en présentant le sceau de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, de laisser ignorer au lecteur ce qu'une rapide, hélas, enquête met au jour : le génie des grands hommes qu'elle a nourris, le rôle qu'elle a joué pour écarter des tentations de l'extrémisme des milliers d'étudiants de toute l'Europe, pour les aider à trouver la bonne voie, la voie royale du réalisme moderne aussi éloignée du pur nominalisme que d'un réalisme exagéré, la voie de l'intelligence qui se déroule, vaille que vaille, à travers montagnes et précipices, du plateau d'un compromis au suivant, et d'où, si le promeneur se retourne, il peut voir la forêt de malentendus qu'il a dépassée.

Consacrer ces pages au commentaire d'un sceau du XII^e siècle pouvait, à bon droit, paraître abusif à une époque où, sur toute la surface du globe, s'accumule chaque jour un terreau archéologique et historique, parlé, imprimé, projeté ou moulé, si riche qu'il fournira, pour des millénaires, des sujets d'étude ; il convient de s'excuser d'une telle entreprise, de plaider et d'essayer de se justifier, si possible.

Quatre thèmes formaient, semble-t-il, autant de prétextes. Saint Victor de Marseille, d'abord, ce soldat romain dont, bien avant que Martin ne partageât son manteau d'uniforme (on sait que l'État ayant payé l'autre moitié il ne pouvait donner plus), la vie fut d'un tel exemple que la capitale de la Provence le prit pour patron. L'abbaye Saint-Victor de Paris, foyer intense de vie spirituelle, d'humaine chaleur et d'activité intellectuelle et sa bibliothèque si démocratiquement ouverte à tous. Le sceau, lui-même, étonnant chef-d'œuvre qui méritait d'être connu et divulgué, témoin essentiel à l'enquête sur les origines de l'héraldique. Quant aux bâtiments, détruits pour faire place aux foudres de vin pendant plus d'un siècle, ils auraient, certes, mérité de suivre et d'être sauvés. Or, sur les lieux mêmes où tant de penseurs ont cherché la vérité, n'est-il pas extraordinairement encourageant de voir que toute l'élite scientifique de notre jeunesse vient puiser l'enseignement avec le même feu qu'y mettait l'étudiant du XII^e siècle ?

N'y a-t-il pas, le soir, après une longue et harassante journée d'observation, des chercheurs qui croient voir la longue robe d'un moine de Saint-Victor errant dans les couloirs à la recherche, lui aussi, du moyen de concilier la science et le respect des lois de la nature, la raison et la foi, et n'est-ce pas comme un clocher d'espoir qui se dresse, en un immense appel, cette tour de la faculté des Sciences de Paris ?



D 8326 - Abbaye Saint-Victor de Paris, 1^{er} type (XII^e siècle) - 60 mm



D 8327 - Abbaye Saint-Victor de Paris,
2^e type (1396) - 60 mm



D 8328 - Abbaye Saint-Victor de Paris,
3^e type (1518) - 70 mm



D 8329 - Abbaye Saint-Victor de Paris,
4^e type (1532) - 65 mm



D 8279 - Abbaye Saint-Victor
de Marseille (1272) - 40 mm



D 8919 - Absalon, abbé de St-Victor de Paris
(1202) - 55 mm



D 8020 - Jean de Trèves,
abbé de Saint-Victor (1223) - 55 mm



D 8921 et D 8921 bis - Raoul, abbé de Saint-Victor (1235) - 56 mm et 25 mm





D 8922 - Acelin, abbé de Saint-Victor,
1^{er} type (1246) - 55 mm



D 8923 - Acelin, ancien abbé,
2^d type (1255) - 53 mm



D 8924 - Robert de Melun,
abbé de Saint-Victor (1254) - 50 mm



D 8925 - Pierre de Ferrières,
abbé de Saint-Victor (1275) - 50 mm



D 8926 et 8926 bis - Guillaume de Rebez, abbé de St-Victor (1303) - 50 mm et 18 mm



D 8927 et 8927 bis - Bernard de Mezo, abbé de St-Victor (1365) - 70 mm et 21 mm



D 8928 - Pierre de Saele, abbé de Saint-Victor (1368) - 50 mm

D 8929 et 8929 bis - Pierre Le Duc, abbé de St-Victor (1390) - 55 mm et 21 mm



D 8930 - Jean, abbé de Saint-Victor (1450) - 65 mm

D 8931 - Nicaise, abbé de Saint-Victor (1494) - 65 mm



D 8932 - Jean Bordier, abbé de Saint-Victor
(1514) - 55 mm



D 9325 - Prieur de Saint-Victor
(1383) - 47 mm



D 9351 - Sous-prieur de Saint-Victor
(1448) - 40 mm



D 9367 - Sacristie de Saint-Victor
(1405) - 40 mm



D 9359 A et B - Prévôté de Puiseaulx pour l'abbaye St-Victor (1482) - 45 mm

LA MADELEINE DE VEZELAY

Il est si émouvant de parler de sainte Madeleine que le sceau, très peu connu, de Vézelay constitue, pour un tel sujet, une précieuse approche. La composition en est remarquable et, en fait, c'est une véritable histoire par l'image qui suit, pas à pas, le texte de l'évangéliste saint Jean (chap. xx, versets 14 à 17).

Marie de Magdala, dont le Christ avait chassé sept démons, s'est agrégée au groupe des disciples et a suivi son « maître » dans tous ses déplacements, sans qu'il soit jamais fait mention d'elle. Elle ne réapparaît avec certitude que, précisément, dans la scène choisie pour thème de ce sceau. Le matin de Pâques, de grand matin, Marie-Madeleine est l'une des deux femmes citées par Matthieu (chap. XXVIII) et par Marc (chap. XVI) qui se rendent au sépulcre pour embaumer le corps. Elles trouvent le tombeau ouvert et en rendent compte aux apôtres, puis Marie-Madeleine revient sur les lieux et y questionne tous ceux qu'elle y voit. Les soldats d'abord. Le jardinier enfin, dans le cas où ce serait lui. Mais ce dernier veut, semble-t-il, prolonger son angoisse et mieux mesurer la profondeur de sa douleur : « Femme, que cherches-tu donc ? ». Elle le lui répète, d'un ton suppliant. Alors, ému de cette pitié qui est la seule passion connue à cet homme : « Marie », dit-il. Reconnaisant la voix, un cri lui échappe : « Rabbonis », ce qui veut dire « Mon Maître ». Et, tous les détails concordent, ensuite, elle veut s'approcher, baiser les pieds ou le bas du vêtement, mais cela, même, lui est interdit. Le Christ l'aurait touchée du doigt au front pour l'écarter et l'arbre est là qui, symboliquement, édifie, entre deux mondes, une barrière.

Le réalisme des graveurs de sceaux apparaît, une fois de plus, allié à la qualité éminente de cet art, qui, est la concision. Était-il possible d'exprimer davantage sur une aussi faible surface ? Il peut se faire qu'un critique d'art trouve, à la lecture de cette description, le sujet trop anecdotique. Qu'il se souvienne, alors, de la médaille contemporaine *L'Apparition de Jésus à Marie de Magdala*, par Jean Bertholle ¹ et qu'il

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 50, 1^{er} trimestre 1976, p. 142-147 et 153

¹ Sélection du *Club français de la Médaille*, n° 47/48.

la compare avec le sceau. Différences de technique, de destination, d'époque. Le tailleur de sceau qui a travaillé pour la célèbre abbaye de Vézelay avait, certes, reçu des instructions : il a voulu surtout être clair. Il fallait que l'homme le moins savant reconnût, du premier coup d'œil, de quelle autorité émanait l'acte. Dans un second temps, il a sans doute souhaité également enseigner, édifier et défendre aussi la tradition de la présence des reliques à la fameuse basilique. Le programme était vaste.

Le sceau antérieur de l'abbaye de Vézelay, gravé, sans doute, deux siècles après la fondation par Gérard de Roussillon ² et par sa femme Berthe, au moment de l'arrivée des reliques de Marie-Madeleine, ou peu après, était encore plus sobre. Il représentait, dans un style tout naturellement byzantin, le buste de la sainte entre les lettres formant le nom MARIA, la tête nimbée d'un voile et tenant de la main gauche le pot d'onguent aromatisé destiné à l'embaumement. La main droite est ouverte dans un geste d'oraison ou de bénédiction. Dans tous les autres sceaux de l'abbaye, des abbés ou des plus modestes fonctionnaires, prieur, sous-prieur ou « garde du séel de la cour séculière du révérend père en Dieu monseigneur l'abbé dudit Vézelay », le vase d'onguent tient une place importante. Sa forme cylindrique, son couvercle conique sont très reconnaissables et conviennent au contenu. La confusion avec le flacon de parfum, au goulot étroit, est très rare dans les sceaux.

Cependant, il n'est pas possible de commenter le sceau de Vézelay sans rappeler certaines circonstances. Les trois Maries ont été, très tôt, superposées en Occident et les pères de l'Église, eux-mêmes, ont donné l'exemple. Notre Madeleine, en effet, a été victime, pourrait-on dire, de sa célébrité et la fameuse scène du repas chez Simon, du parfum coûteux répandu sur les pieds de Jésus lui a été attribuée. Et pourtant rien ne dit que Marie de Magdala ait été la pécheresse à qui tout fut pardonné ni celle dont le souvenir devait passer à la postérité en raison de son geste ! Il est possible que, bientôt, les recherches des psychologues sur les rapports entre la « possession antique », les maladies mentales modernes et les « cas sociaux » ouvrent de nouveaux aperçus en ce domaine !

Toujours est-il que les églises d'Orient ont été beaucoup plus prudentes dans leurs assertions ; plus proches des faits matériellement, elles sont sans doute demeurées dans la vraie tradition historique en continuant à distinguer les trois femmes : Marie de

² Roussillon, au cœur du Morvan, canton de Lucenay-l'Évêque, arr^t et à 17 km d'Autun.

Magdala (notre Magdelaine), Marie de Béthanie (la sœur de Lazare) et la pécheresse du repas chez Simon. La distance sera-t-elle toujours responsable de tragiques injustices !

Si, à Vézelay, les sceaux montrent que la confusion n'a pas été le fait de tous puisque le profil du pot d'onguent pour l'embaumement se distingue généralement du vase de parfum, en Provence il semble bien que l'on soit allé beaucoup plus loin et que d'autres Maries aient été associées, soit qu'elles aient été très proches de Jésus par le sang, soit que des traits communs les aient rapprochées. Le débarquement des Saintes-Maries-de-la-Mer, la vie retirée dans les solitudes de la Sainte-Baume, la sépulture découverte à Saint-Maximin avec un écriteau indiquant qu'il s'agissait bien des précieux restes de Madeleine n'ont pas peu fait en ce sens. Celui qui a découvert ces nouvelles reliques et qui a fait part au pape des éléments sur lesquels se fondait sa conviction est le prince de Salerne, le fils de Charles d'Anjou qui lui succédera comme roi de Sicile sous le nom de Charles II le boiteux et dont le sceau a été présenté plus haut.

En rapprochant l'édition de ces deux sceaux, ne semble-t-il pas que l'on veuille, après sept siècles, réconcilier les deux grands pèlerinages « magdaléniens » : la Sainte-Baume et Vézelay, la Bourgogne et la Provence.

À partir, en effet, de la découverte à Saint-Maximin par le roi de Sicile du corps de sainte Madeleine, en 1279, les choses vont aller très vite et les grandes foules vont abandonner le chemin de la colline de Vézelay pour les rochers éclatants de blancheur de la Sainte-Baume. Et pourtant Vézelay avait des titres incontestables à être une étape privilégiée sur le chemin de Compostelle, comme l'attestent les deux coquilles placées dans le champ du sceau ! En 1147, Bernard n'y avait-il pas prêché la seconde croisade au milieu d'un concours de population enthousiaste ? On conserva longtemps, dans une grange commune d'Asquin, près de Saint-Père-sous-Vézelay, une estrade de bois en forme de chaire à prêcher de plein air, qui aurait été faite spécialement pour la circonstance et était considérée comme relique du saint docteur. Elle n'aurait disparu qu'au cours du XIX^e siècle et le souvenir en était encore très présent au début de notre siècle. Un monument rustique, en granit, en marque l'emplacement au lieu dit « La Cordelle », du nom d'un couvent fondé par saint François d'Assise, dès 1217.

Dans la ville même de Vézelay, la tradition désigne encore l'endroit où s'élevait l'infirmerie où Louis VII le jeune aurait logé en 1146. On ne parle pas, sur l'inscription, de la reine Éléonore d'Aquitaine, ni d'ailleurs de Suger ! Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion se donnèrent rendez-vous à Vézelay en 1190, lors de la troisième croisade, et saint Louis vint lui-même quatre fois faire ce pèlerinage. À la fin de sa vie,

en 1267, accompagné du légat Simon de Brie (ou de Brion), futur pape Martin IV ³, il assista même à la translation des reliques d'une châsse à l'autre.

Joinville raconte cependant que saint Louis, en 1254, était également passé par la Sainte-Baume, ce qui convient bien à la sereine impartialité de ce prince. Un franciscain de Parme venait de visiter la grotte et en avait écrit, après 1248, une description enthousiaste : 29 m de long, 24 de large et 4 à 6 de haut ; il y tiendrait une foule de mille personnes !

Enfin, à 20 km de la Sainte-Baume, se trouvait l'église de Saint-Maximin dont la crypte devait livrer à Charles II, roi de Sicile, les quatre sarcophages des environs de l'an 400. Une inscription, se donnant faussement pour avoir été établie en 710, désignait l'un d'eux comme contenant encore le corps de Marie-Madeleine.

Cependant, l'érudition moderne semble avoir trouvé la clé de tous ces mystères : les saintes Maries dont les corps ont été reconnus par le roi René en 1448 dans la crypte de l'église Notre-Dame-de-la-Mer sont des religieuses martyrisées en Perse en 347 ; leurs compagnes sont à Chamalières, à Sainte-Énimie et à Tarascon. Rien n'y manque, pas même le prêtre Jacques, martyrisé la même année et confondu avec l'apôtre, ni Sara, l'extraordinaire patronne des Tsiganes. L'évêque d'Aix au V^e siècle s'appelait Lazare ! Il se trouve enfin une sainte Madeleine, du VIII^e siècle, qui aurait vécu dix-sept ans dans la grotte de la Sainte-Baume et mourut à Saint-Maximin, et à qui l'on attribue certains traits de Marie l'Égyptienne, qui vécut au V^e siècle dans le désert, habillée de ses seuls cheveux et qui fut ensevelie par le pieux Zozime aidé par des lions. Ce n'est peut-être pas trop s'écarter du sujet que de rappeler les enfants des deux demi-sœurs de la Vierge : Marie Cléophas, qui aurait eu d'Alphée Jacques le Mineur, Simon, Jude et Joseph ; Marie Salomé, qui aurait eu de Zébédée Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste.

Mais il est temps de revenir à Marie-Madeleine, dont l'historicité n'est pas douteuse : dès le XII^e siècle, elle est régulièrement représentée en myrophore, tandis que la pénitente n'apparaît qu'au début du XIV^e siècle à Écouis. Les corps de métier s'arrachèrent son patronage autrefois : les parfumeurs, naturellement, puis les gantiers, non parce que, coquette, Madeleine portait des gants, ni parce que les gants étaient parfumés au benjoin et à la frangipane, mais tout simplement parce que gantiers-parfumeurs ne formaient qu'une seule et même corporation. Les coiffeurs et les pigniers

³ Martin IV, pape de 1281 à 1295, né en Touraine, prit dès le début de son pontificat l'offensive contre les Gibelins. C'est lui qui protégea Charles d'Anjou, roi de Sicile, et qui déposa Pierre III d'Aragon pour donner son royaume à Charles de Valois.

s'autorisaient de la coiffure si célèbre, les jardiniers de la crédulité de Madeleine ne reconnaissant pas le Christ. Par elle, les prisonniers obtenaient leur libération et les filles repenties ou ribaudes, lorsqu'elles revenaient à une vie plus régulière, s'appelaient *Madelonettes*. Mais quelles étaient donc les femmes qui s'adressaient à la sainte pour obtenir, en se fiant à l'inscription du sceau, le rabonnement de leur conjoint ?

L'influence morale de sainte Madeleine peut être évoquée par la fondation, au XV^e siècle, des Filles pénitentes, placées sous son vocable par Jean Tisserand, cordelier de Paris, dont l'éloquence réunit plus de 200 femmes et filles de vie déréglée. Le duc d'Orléans, qui devint roi de France sous le nom de Louis XII, leur donna son palais, situé près de l'église Saint-Eustache, pour en faire un monastère. En 1572, elles furent transférées dans l'ancienne église de l'abbaye Saint-Magloire où elles étaient encore au XVIII^e siècle, lorsqu'on envisagea de construire une nouvelle église dédiée à notre sainte dans le quartier de La Ville-l'Évêque : la Madeleine actuelle.

En Languedoc, c'est dès la fin du XIII^e siècle que les sanctuaires magdaléniens (vénérables, mais, cependant, loin d'être paléolithiques) sont fondés avec une intention très nette de lutte contre la prostitution et de relèvement des femmes déchues. À Narbonne, des religieuses repenties, établies dès le temps de l'archevêque Pierre de Montbrun (1272-1286), reçoivent leur statut de *Sorores Beatæ Mariæ Magdalenæ* du pape Jean XXII, en 1321. À Toulouse, c'est dès 1309 que le pape Clément V intervient en faveur des pécheresses converties logées près de Saint-Sernin. À Carcassonne en 1310, à Gaillac en 1312, à Fanjeaux près du monastère de Prouille en 1320, à Montpellier peu après 1328. Les chapelles et les églises également dédiées à sainte Madeleine se multiplient dans toute la France au XIII^e siècle. Pour se limiter à un exemple célèbre, la paroisse de la Magdeleine à Lille apparaît en 1220. À Dijon et à Beaune, ce sont des hôpitaux qui portent ce nom. En Angleterre, la majorité des sanctuaires magdaléniens sont aussi rattachés à des hôpitaux. C'est dans le Saint-Empire romain germanique que la densité est la plus forte en l'honneur de Madeleine, de Cambrai à Augsbourg, Ratisbonne, Erfurt.

Ainsi, la Madeleine médiévale est, en Occident, la synthèse de trois femmes citées dans l'Évangile et confondues peu à peu : Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la pécheresse du repas chez Simon. Elles ont toutes les trois le droit de porter les cheveux longs et surtout un vase de parfum. L'iconographie a ancré la confusion. Elles ont incarné trois grands sentiments religieux : le repentir, la vie contemplative, la foi en la résurrection.

Il ne peut être d'autre conclusion à l'étude du sceau de Vézelay, qu'il s'agisse de la face ou du contre-sceau à la myrophore, que cette belle image de Victor Saxer : « Pendant l'époque patristique, l'image de la Madeleine se profile peu à peu sur l'écran de la tradition. Tout se passe comme si trois sources lumineuses... projetaient, sur la même toile, trois images d'abord floues et hétérogènes, puis, à mesure qu'elles sont centrées avec une exactitude croissante, donnant, en définitive, une seule image parfaitement nette, celle de la Madeleine médiévale, dans laquelle se fondent harmonieusement les traits de la pécheresse anonyme, de la sœur de Marthe et de Lazare et de Marie de Magdala. »



D 8436 - Abbaye de Vézelay, 1^{er} type (1205) - 49 mm



B 1297 A et 1297 B - Abbaye de Vézelay, 2^e type (1345) - 50 mm et 32 mm



D 8438 - Abbaye de Vézelay, 3^e type
(XVII^e s.) - 60 mm



St 174 - Abbaye de Vézelay
(1267) - 48 mm



B 1459 bis - Hugues d'Auxy, abbé de Vézelay
(1302) - 40 mm



B 1460 - Albert de La Chasse,
abbé de Vézelay (1452) - 70 mm



D 9174 bis - Jean, abbé de Vézelay
(1267) - 26 mm



D 9347 - Jean, prior de Vézelay
(1267) - 50 mm



D 9352 - Léger, sous-prieur de Vézelay (1267) - 40 mm



D 4610 bis - Cour séculière de l'abbé de Vézelay (1450) - 15 mm



D 6281 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1137) - 33 mm



D 7351 et 7351 bis - Chapitre de la Madeleine de Verdun, 1^{er} type (1238) - 70 mm et 32 mm



D 7352 et 7352 bis - Chapitre de la Madeleine de Verdun, 2^d type (1601) - 40 mm et 24 mm



D 9440 - Prieuré du Saint-Sépulcre (1240) - 40 mm



D 9974 et 9974 bis - Hôtel-Dieu de Rouen (1366) - 65 mm et 33 mm



D 9975 - Nicolas, prieur de l'Hôtel-Dieu de Rouen (1366) - 55 mm

LA MALADRERIE DE CORBEIL :

L'acte qui porte le sceau de la léproserie de Corbeil est destiné à mettre un terme à une longue contestation qui s'était élevée entre cette maladrerie et le prieuré d'Essonne. Cette pacification ne préfigurait-elle pas, dès 1265, l'union, en un vocable géographique unique, de ces deux localités et la naissance de cette grande cité moderne où l'industrie n'est plus cantonnée dans l'activité des fameux moulins de Corbeil, connus depuis le Moyen Âge ?

La fondation de cet asile pour les lépreux est attribuée à la reine Adèle de Champagne, mariée en 1161 à Louis VII le jeune, dont elle est la troisième (mais non la plus célèbre) épouse, et décédée en 1206. La tradition populaire ajoute, ce qui jette le doute sur la vraisemblance, qu'elle aurait été, elle-même, atteinte de ce terrible mal. Tout contredit cette légende. Les chroniqueurs s'accordent à louer, en même temps que ses vertus, la beauté de son visage et l'élégance de son corps. Sur ce dernier point, l'image portée par le sceau de la reine apporte une très sérieuse confirmation en lui donnant une ligne qui pourrait être enviée. À plusieurs reprises, ce qui exclut totalement l'hypothèse de cette maladie, on lui confia des enfants royaux : Philippe, son propre fils, orphelin de père à 15 ans, et Louis, son petit-fils, le futur Louis VIII, après la mort d'Isabelle de Hainaut, la toute jeune épouse de Philippe Auguste.

Le patronage de la reine Adèle était, cependant, bien choisi, pour de multiples motifs. La famille des comtes de Champagne était certainement l'une des plus puissantes et des plus généreuses de France ; ses fondations abondent : abbayes, cathédrales, Hôtel-Dieu de Troyes, etc. Plus précisément, Thibaut le Grand, qui eut correspondance avec saint Bernard, acheva Clairvaux – pas la prison, la célèbre abbaye –, fonda Pontigny, où il fit ménager sa sépulture, et l'abbaye de Preuilly, après avoir solidement établi ses dix enfants : Henri, comte de Champagne, Thibaut, comte de Blois, Étienne, comte de Sancerre, Guillaume, archevêque de Sens, une religieuse de

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 47-48, 2^e trimestre 1975, p. 84-87

Fontevrault, la duchesse de Bourgogne, trois comtesses : Bar, Pouilles et Perche, et la reine de France Adèle qu'il aimait entre tous les autres !

De plus, des reines de France eurent souvent Corbeil en manière de capitale au sein de leur douaire, et elles se retirèrent parfois dans le château de cette ville, charnière entre le Gâtinais, le Hurepoix, la Beauce et la Brie. Adèle de Champagne, Ingeburge de Danemark, Blanche de Castille y firent de longs séjours. La première par exemple, en 1183, obtint, en faveur de la collégiale Saint-Spire (nom vulgaire de saint Exupère), l'accès libre au moulin des chanoines, aux dépens des moulins banaux du roi, pour deux bourgeois de Corbeil. Mais, comme ces derniers se trouvaient volontiers être des boulangers, le résultat fut qu'une grande quantité de pain, partiellement allégé de droits, dévalait sur Paris et se vendait place Maubert.

En 1190, Adèle aurait obtenu la réduction à 50 sous parisis par an de tous les droits de procuration dus à l'évêque de Paris. Tous ces bienfaits et privilèges sont repris dans une bulle de Célestin III, où il est parlé des bois du Rouzeau, qu'on appelle bois de Matines parce que les revenus en étaient partagés entre les chanoines qui avaient le courage d'assister, en pleine nuit, comme de vrais moines, aux matines de Saint-Spire. L'intervention la plus actuelle de la reine Adèle est racontée dans une charte de 1202, scellée précisément de son grand sceau de cire verte. Adam Petit avait construit une maison, rue de la Corberie, dont la hauteur offusquait la clarté de l'église Notre-Dame de Corbeil. Le chapitre de Notre-Dame intenta un procès et voulut faire abattre la maison d'Adam. La reine intercéda, sauva la maison, mais en faisant bien stipuler dans l'acte que, dorénavant, il ne serait plus loisible aux habitants de Corbeil de hausser et élever les maisons qu'ils avaient autour de l'église Notre-Dame. C'est une mesure d'urbanisme particulièrement précoce, en ce XIII^e siècle commençant.

La seule peine que fit Adèle aux habitants de Corbeil fut de ne pas y élire sa sépulture et de se faire ensevelir, auprès de son père, en l'abbaye de Pontigny, bien que, veuve exemplaire, elle eût fait élever, à la mémoire de son époux Louis VII, un mausolée d'un luxe inouï dans l'abbaye de Barbeau-en-Brie. Corbeil, de toute manière, fut une résidence royale depuis son rattachement au domaine par Louis VI le Gros, et la reine Ingeburge de Danemark également, au cours de ses mystérieux malentendus avec Philippe Auguste, y fonda, pour en faire sa demeure, un établissement de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Saint Louis, lui-même, aurait fait ajouter au palais une chapelle à deux étages dans l'esprit de l'incomparable « écrin » de la Cité, et il venait voir souvent Blanche de Castille, reine douairière. Corbeil était la solution tout indiquée

pour les reines blanches, ainsi nommées parce qu'elles avaient le privilège de porter le deuil en blanc : c'était un moyen de quitter la cour et de surveiller, de près, l'assiette de leurs revenus, sans cependant s'éloigner trop du roi, leur fils. Lazare, la ladroterie, l'ordre de Saint-Lazare devraient former l'autre volet du diptyque. Il ne peut être question que d'évoquer certains aspects d'un tel sujet.

Le frère des fameuses disputantes, Marthe et Marie, était bien mort : *jam fætet*. Son retour à la vie, symbole de la résurrection du Christ et gage de la nôtre, n'en a que davantage frappé les témoins. Le reste, le voyage à travers la Méditerranée et la remontée en Bourgogne en passant par les Saintes-Maries-de-la-Mer, la Sainte-Baume, Autun, où le tombeau de Lazare était orné de l'Ève souple comme une liane, Vézelay, sont légende. On observe, dans l'iconographie sigillaire de Lazare, plusieurs types : la sortie du tombeau est le plus connu. Ici, Lazare au corps disproportionné est seul. Ailleurs, on voit le Christ ou même Marthe et Marie. Parfois Lazare est debout, semblant parler, avec la même canne en forme de tau : raconte-t-il ce qu'il a vu au pays où il est allé ? Qu'il soit permis, sans avoir recours aux sources, de hasarder une hypothèse qui rencontrera peut-être l'opinion des savants. La charmante innocence de la crédulité populaire n'aurait-elle pas, inconsciemment, mêlé deux personnages du même nom. Le pauvre Lazare qui ramassait les miettes tombées de la table du riche, le Lazare au corps couvert d'ulcères qu'Abraham accueillit dans son sein, le Lazare de la parabole qui n'a aucune prétention à l'historicité n'aurait-il pas été projeté, par cette admirable piété des gens simples, sur celui de Béthanie, l'autre, l'ami, le parent peut-être, du Christ ? Et ne faudrait-il pas trouver là l'explication de tout ce qui lie Lazare à l'affreuse maladie dont on ne prononçait pas le nom. En effet, on a tiré de la forme vulgaire de Lazare, ladre (l'association de mots : « saint Ladre » se rencontre) et ladroterie, puis maladroterie pour désigner lèpre et léproserie, le doublet savant étant lazaret.

Il a toujours paru nécessaire d'isoler les lépreux : la Bible témoigne des mesures prises dans l'Antiquité. Ensuite, l'Église chercha à parer à l'épouvante qu'inspirait la maladie : au XIII^e siècle il y aurait eu 19 000 léproseries, dont 2 000 en France. Plus tard, la maladie semble avoir régressé et, depuis le XVI^e siècle, les vagabonds s'étant mêlés aux malades pour profiter des aumônes des fidèles, la plupart des établissements furent fermés. Henri IV appliqua leurs biens au soulagement des soldats blessés et Louis XIV alla encore plus loin et, après beaucoup d'autres mesures analogues, il réunit, en 1700, la léproserie de Corbeil à l'Hôtel-Dieu de ce lieu. Subsistent encore à Corbeil des noms

significatifs donnés à certaines artères et qui doivent rappeler des souvenirs anciens, de saint Lazare ou de la Quarantaine ?

Comment conclure ces lignes, rapidement jetées sur le papier, sans noter tout ce qui aurait pu encore être dit, de Corbeil et de ses coches par eau, de Lazare et de l'ordre du Mont-Carmel et de ces hommes et de ces femmes qui, au mépris de tous les risques, se dévouent de par le monde – on voudrait dresser le palmarès de leurs noms – à soigner ces malades.

Note : Si l'on trouvait trop familière et trop peu objective la façon de parler de Lazare qui a été adoptée ici, l'indulgence du lecteur susceptible d'admettre des circonstances atténuantes serait acquise lorsqu'il saurait que ses lignes ont été écrites au lieu géométrique exact du triangle Autun-Vézelay-Avallon, dans une maison qui depuis plus d'un siècle a retenti du nom de l'homme donné en exemple à tous les autres intendants et que l'on prononce toujours « Lazère », tandis que résonnent encore les coups de la lazarette, au cœur intrépide, fendant interminablement son bois. Mais qu'est-il besoin de trouver une excuse : qui donc au monde ne connaît-il pas, grâce à Paris, le nom de Lazare, des plus huppés aux plus déshérités ? Enfin le choix de ce nom pour titre d'un livre par l'un des plus grands écrivains de notre temps, par le plus pénétrant des critiques d'art, par celui qui nous a rendu la blanche parure de nos monuments⁴, est un exemple émouvant qui, s'il ne remplissait de confusion, paraîtrait du moins susciter l'enthousiasme.

⁴ André Malraux.



D 9984 - Maladrerie de Corbeil (1263) - 51 mm



D 35 - Louis VI (1108) - 70 mm



D 152 - Adèle de Champagne (1190) - 90 mm



D 9965 - Hôtel-Dieu de Montmorillon
(1385) - 70 mm



D 9987 - Maladrerie de Laon, 2^d type,
(1214) - 55 mm



D 9988 - Maladrerie de Meulan
(1208) - 60 mm



D 9989 et 9989 bis - Hôpital Saint-Lazare de Paris
(1264) - 55 mm et 28 mm



D 9990 et 9990 bis - Hôpital Saint-Lazare de Paris, 2^d type (1399) - 54 mm et 16 mm

LES TEMPLIERS

L'extraordinaire vogue de l'histoire des Templiers a remis en honneur la sigillographie de l'ordre afin d'illustrer plus de cent livres ou articles parus en moins de vingt années. Mais cet engouement s'est développé sans que soit vraiment perçue l'extrême variété des sujets représentés sur les sceaux de cet Orient latin auquel Gustave Schlumberger et Adrien Blanchet avaient pourtant consacré un livre paru en 1943⁵.

Pour en donner un aperçu, avant d'aborder l'étude des sceaux des templiers proprement dits, il suffira de citer quelques thèmes : la petite barque (*navicula*) de Pierre et d'André avec le lourd filet qui la fait pencher, l'église de Nicosie, la résurrection de Lazare, le baptême de Corneille par saint Pierre, la pénitence de la femme coupable, la croix à double traverse, le temple, le Saint-Sépulcre, Abraham avec Isaac et Jacob, l'Annonciation.

Les monuments de la ville sainte sont reproduits sur les bulles des rois de Jérusalem avec, en couronne, une légende glorieuse : *Civitas regis regum omnium* (cité du roi de tous les rois). De plus, comme en Occident, un certain réalisme est manifeste dans la plastique puisque l'on y distingue, nettement, le temple du Saint-Sépulcre, qu'ils soient respectivement placés à droite ou à gauche de la tour de David. L'aspect général de tous les monuments de Jérusalem présente des traits communs. La coupole surmontée d'une croix est celle de la mosquée de la Roche ou de la Sakhra qui surplombe la pierre sur laquelle dormait Jacob lorsqu'il eut la vision de l'échelle. Cette mosquée, redevenue chrétienne au XII^e siècle, puis de nouveau musulmane au XIII^e, était dans l'enceinte même du temple de Salomon. L'autre coupole, qui semble interrompue au sommet ou surmontée d'un croissant cornes en l'air, est celle qui abrite la basilique ancienne du Saint-Sépulcre : elle est le fief des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (Hospitaliers) qui deviendra plus tard l'ordre de Malte, tandis que le Temple appartient à l'ordre qui

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 39-40, 2^e trimestre 1973, p. 81-83

⁵ *Sigillographie de l'Orient latin*, Paris, édition Paul Geuthner, 1943.

s'immortalisa sous son nom. La tour de David est surmontée de deux clochetons séparés par une masse rectangulaire difficile à identifier.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on a choisi délibérément de graver sur les bulles des rois les trois monuments les plus significatifs de la ville de Jérusalem et qu'on l'a fait avec ce « réalisme modéré » si souvent défini qui permet, bien loin d'un naturalisme photographique, de rendre chaque monument reconnaissable pour le choix intelligent de ses caractères les plus spécifiques.

Si le réalisme des représentations sigillaires médiévales est limité, comme il faut toujours prendre soin de le préciser si l'on ne veut pas heurter de front les incrédules, il n'en est pas moins évident qu'il est véritablement et indiscutablement la loi observée par les graveurs. Les sceaux de l'Orient latin donnent une nouvelle occasion de le démontrer, les sceaux des templiers permettront bientôt d'en fixer une étape décisive.

Les vues des murailles des autres villes sont beaucoup plus schématiques : Césarée n'a qu'une tour crénelée défendant une porte sous le règne d'Hugues Granier et trois tours sous celui de Gautier Grangier. Tripoli présente également trois tours, dont la principale est très originale sous Pons. Jaffa et Ascalon, Ibelin, Arsur, Cayphas constituent une série extraordinaire de vues de châteaux dont il est rare qu'un signe distinctif ne souligne pas le caractère propre.

Le sceau des Templiers que nous publions est unique et, pour ainsi dire, réservé à l'ordre. Les autres types peuvent être communs à plusieurs autres ordres militaires. Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, en particulier, qui hériteront les biens des templiers au XIV^e siècle, ont souvent les mêmes symboles qu'eux : *Agnus Dei*, croix pattée, château. Lorsque les Hospitaliers adoptent une représentation équestre, le chevalier est seul sur sa monture.

On a beaucoup écrit au sujet des deux templiers montant le même cheval. La première hypothèse fait appel à la pauvreté de l'ordre qui ne lui aurait pas permis, au moins en ses débuts, de mettre à la disposition de ses membres un cheval par religieux. À cette explication des certitudes s'opposent : chaque membre de l'ordre avait droit à plusieurs chevaux et, même, certains de leurs serviteurs pouvaient avoir, eux aussi, plusieurs montures qui, pour ne pas être toujours des palefrois, mais parfois des mulets, n'en sont pas moins la preuve que la pauvreté n'est pas la bonne explication. Si l'on ajoute l'in vraisemblance de cette pénurie de chevaux dans un pays où un coursier coûte

beaucoup moins cher que l'équipement, on aboutit à la conviction que la pauvreté, réelle peut-être aux origines de l'ordre, n'a rien à voir dans le problème.

Les Templiers avaient d'autres impératifs qui peuvent mieux rendre compte de la double représentation : la bonne entente entre les membres de l'ordre était une obligation essentielle se référant à certains textes évangéliques sur l'amour du prochain et devait se manifester de diverses façons : le templier devait toujours avoir un compagnon et, par exemple, prendre le repas en commun avec lui. Le pain et le sel partagés créent en Orient et, sans doute, ailleurs des liens sacrés. La double représentation équestre doit trouver là son origine. En un temps où les frères n'étaient pas nombreux – de l'ordre d'une dizaine peut-être – comment auraient-ils pu rompre le pain ensemble s'ils ne se déplaçaient pas en commun ? Cette obligation est, certainement, l'explication recherchée. Toute autre hypothèse doit être abandonnée comme, par exemple, celle qui voudrait voir l'impression du nombre exprimée par les deux lances, les deux boucliers et les jambes pendantes comme dans une sorte de prologue de quelque *Bataille de Breda*. Ce n'est pas le lieu de dresser, ici, un catalogue exhaustif des sceaux des templiers ni de leurs successeurs mais, pour faciliter la tâche de ceux qui pourraient l'entreprendre, il est loisible de préciser les points qui paraissent bien établis.

Au XII^e siècle et jusqu'au premier tiers du XIII^e siècle, le Temple est schématique et rappelle plutôt une hutte de branchages que la mosquée célèbre. C'est sans doute vers le milieu du XIII^e siècle que l'image devient plus reconnaissable. La légende évolue également : SIGILLUM MILITUM CRISTI (sceau des chevaliers du Christ), vers 1202, SIGILLUM TUBE TEMPLI CRISTI (sceau de la coupole du Temple du Christ), en 1255. Légende et image deviennent, en même temps, plus précises. Le milieu du XIII^e siècle est vraiment une étape essentielle de l'histoire de l'art médiéval et s'il demeure encore quelques mystères dans l'histoire des templiers, la sigillographie de l'ordre recèle également bien des points à éclaircir.



D 9859 - Temple, 2^e type
(vers 1200) - 21 mm



D 9860 - Temple, 3^e type (1214) - 24 mm



D 9861 et 9861 bis - Temple,
4^e type (1235) - 24 mm



D 9862 - Temple, 5^e type (1255) - 26 mm



D 9863 - Temple, 6^e type
(1259) - 33 mm



D 9864 - Temple, 7^e type (1269) - 24 mm



D 9915 - Commanderie de Paris (1290) - 48 mm



D 9877 - Hôpital de Mondoubleau, jadis du Temple (1406) - 47 mm et 24 mm

Avant que l'ordre de Malte n'ait pris nom :
LES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM

Après avoir évoqué le sceau de l'ordre des Templiers, il était naturel de proposer aux lecteurs le sceau de l'ordre de Malte. Il s'agit en effet du grand ordre militaire et religieux des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, fondé au milieu du XII^e siècle, qui hérite les biens des Templiers après la suppression de cet ordre et qui prendra le nom de l'île où son siège sera transféré par Charles Quint. Suivant la méthode, purement objective, de description du sceau qui a été suivie jusqu'à présent, l'auteur n'a pas l'intention de dire un mot de plus sur l'histoire d'un ordre connu de tous et dont le titre complet est suffisamment évocateur : « Ordre souverain et militaire des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte ».

Les sceaux, à eux seuls, posent assez de problèmes ! Pour donner d'abord une idée du nombre des sceaux de l'ordre de Malte qui ont existé, il suffit de noter que, malgré les très nombreuses lacunes, malgré les disparitions fatales de documents au cours des siècles, demeurent encore cependant des centaines, des milliers d'exemplaires. Un livre paru à Milan en 1942 en répertorie un très grand nombre en plus de 400 pages et, sans prétendre à tous les reproduire, comporte à lui seul 445 illustrations ! Il faut préciser qu'il s'étend jusqu'à la fin du XIX^e siècle, exactement jusqu'en 1893.

Les difficultés commencent dès l'origine de l'ordre avec la multiplicité des sceaux. En effet, les grands maîtres employaient, dès le XII^e siècle, deux sceaux différents, l'un de cire, l'autre de plomb. Il est difficile de discerner la nuance qui distingue les documents scellés de l'un ou de l'autre. Le grand commandeur général d'outre-mer n'utilise que la cire au milieu du XIII^e siècle ; le grand commandeur en-deçà des mers scelle de cire verte à l'image d'un oiseau ; le maréchal, d'un cavalier armé ; l'hospitalier, d'un malade sur un lit ; le commandeur de Chypre, d'une barque sans mâts et sans voiles ; le commandeur d'Arménie, d'un demi-lion ; le châtelain de Margat, d'un olifant ; le

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 45, 4^e trimestre 1974, p. 112-117

châtelain du Krak, d'un château ! Et l'énumération continue avec des descriptions lapidaires, mais assez précises.

En 1278, il apparut que ni le sceau de cire, ni la bulle de plomb du grand maître ne répondaient à toutes les exigences et la création de nouveaux coins fut décidée au chapitre d'Acre. Il s'agissait d'une bulle commune au maître et à l'ordre, pour sceller toutes les donations, ventes ou échanges, en somme, les aliénations des biens de l'ordre. C'est cette bulle qui est précisément l'objet de notre étude et, sans espérer résoudre toutes les énigmes qu'elle pose, il faut présenter les diverses hypothèses et laisser le lecteur libre de trouver la solution, en l'aidant peut-être un peu, mais surtout par l'impartialité de l'exposé.

Au droit, sept personnages, sans doute les prieurs des sept langues : Italie, Provence, Auvergne, France, Castille, Angleterre, Allemagne, sont agenouillés devant une croix à double traverse. L'identité de cette croix, s'il en était besoin, est attestée par les lettres *alpha* et *omega* qui la flanquent. C'est la croix découverte par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, qui, malgré les épreuves d'un long séjour en terre, avait conservé le *titulus*, l'inscription trilingue, abrégée communément par les lettres INRI. Les reliquaires les plus anciens destinés à contenir des reliques insignes de la vraie croix affectaient la forme de la croix à double traverse. Un reliquaire de ce type se trouvait à Angers, dans les trésors des ducs d'Anjou en provenance de Hongrie. Le roi René le transporta-t-il un jour à Nancy ou s'agit-il seulement d'un transfert « sentimental » à cause de son épouse, l'héritière de Lorraine ? Toujours est-il que la croix de sainte Hélène, croix de Hongrie, croix d'Anjou, devint la célèbre croix de Lorraine de nos jours. Au pied de cette croix qui avait été dressée sur le Golgotha, « crâne saint », la légende, par amour du symbolisme, voulait qu'on eût un jour découvert le crâne d'Adam. Par une lente transmutation, qui ne s'est pas toujours produite au pied des crucifix où on le voit brochant sur un sautoir de tibias, le crâne s'est transformé en lettre M gothique, puis, par jonction avec le bas de la croix, en encensoir dès la fin du XIII^e siècle.

Le revers de la bulle « commune au grand maître et au couvent » reprenait exactement la représentation du revers du grand maître seul et la mention dorsale HOSPITALIS JHERUSALEM s'accordait aussi bien avec la légende de l'une et l'autre face : X... CUSTOS ET BULLA MAGISTRI ET CONVENTUS. Un texte du XIII^e siècle, publié par Vallet de Viriville dans le *Bulletin des Antiquaires* de 1880, t. 41, dit que ce revers représentait : « un cors d'ome mort d'avant ». Et cette découverte d'importance a fait rebondir, sans les

résoudre, les discussions relatives à l'interprétation de cette scène. Il ne pouvait plus, en effet, être question de confondre ce mort avec un malade et d'y voir le fameux thème du frère hospitalier penché sur le grabat. Les deux autres explications traditionnelles pouvaient, cependant, tirer l'une et l'autre de nouveaux arguments de ce texte.

Quelle est donc l'option qui nous est offerte depuis les travaux des savants diplomatistes du XVII^e siècle ? L'« homme mort d'avant » peut être soit un inconnu pauvre que la règle fait aux chevaliers un pieux devoir d'ensevelir, soit le Christ lui-même lors de son bref séjour dans le caveau neuf de Joseph d'Arimatee. Et les arguments ne manquent ni dans un sens, ni dans l'autre. Le père P.A. Paoli, par exemple, à Rome, en 1781, déploie une grande ingéniosité pour démontrer qu'il s'agit, tout simplement, d'évoquer cette dévotion particulière des hospitaliers envers les morts, qu'ils fussent des leurs ou non.

Mais, sur la bulle représentée, comme sur les revers des bulles des grands maîtres depuis Guillaume et Foulques de Villaret, l'homme mort a un nimbe autour de la tête, elle-même surmontée d'une croix pattée ; deux encensoirs sont représentés, en pleine action, semble-t-il, et, sauf si cette opinion était contradictoire avec un point de doctrine, auquel cas elle n'aurait même pas été exprimée, beaucoup pensent qu'il s'agit bien d'une vue du Saint-Sépulcre avec l'illogisme total qui caractérise, parfois, les œuvres d'art du Moyen Âge. C'est comme si deux temps, séparés par plusieurs siècles, étaient réunis en une synthèse audacieuse : les trois jours où le Christ était mort et les six siècles au cours desquels le Saint-Sépulcre fut construit et enrichi sous Constantin, détruit, brûlé, pillé, effondré et réparé jusqu'à nos jours où l'un des plus habiles architectes parisiens en est, encore, le responsable.

Des esprits scrupuleux, soit sur le plan historique, soit sur le plan théologique, et les uns et les autres méritent le respect, peuvent être choqués de voir une momie sous l'arcature si caractéristique du monument élevé par les croisés. Peut-être préféreront-ils conclure que les dirigeants de l'ordre avaient décidé d'évoquer l'ensevelissement des pauvres défunts et que ce sont les graveurs qui, progressivement et de coin en coin, ont transformé ce gisant en l'image du Christ. Peut-être, cependant, accepteront-ils, avec d'autres dont la foi se rattache à une tradition orale ininterrompue depuis les temps apostoliques, de croire que c'est la force incoercible qui attire depuis deux mille ans des millions de pèlerins sur ces lieux qui a entraîné cette anachronique image et la justifie. Les chevaliers de Saint-Jean avaient bien, à quelques coudées du Saint-Sépulcre, leur chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, mais leur hospice était presque contre le fameux ensemble, basilique, anastasis, golgotha et crypte de sainte Hélène, et leur présence à

Jérusalem ne se justifiait que par les pèlerinages au tombeau du Christ et la protection et la sauvegarde de la vie des pèlerins malades.

En posant le problème soulevé par le sceau des chevaliers de Saint-Jean, en laissant chacun libre de le résoudre à son gré, l'essentiel a été fait. Et il faut renoncer à évoquer l'émotion de la mère de l'empereur assistant à l'extraction des trois croix, le luxe inouï de la construction ordonnée immédiatement par Constantin et l'afflux incessant des visiteurs. Hadrien, empereur cultivé et homme de goût éclairé pourtant, avait cru se débarrasser du problème posé par le développement du christianisme en érigeant une statue de Jupiter sur le Saint-Sépulcre et une statue de Vénus sur le Golgotha. Il désignait ainsi à la piété des fidèles les emplacements dont la mémoire aurait pu se perdre et en facilitait la redécouverte par Hélène.



D 9878 et 9878 bis - Hospitaliers,
1^{er} type (1356) - 37 mm



D 9880 et 9880 bis - Geoffroy du Donjon,
grand maître (1193) - 35 mm



D 9883 et 9883 bis - Foulques de Villaret,
grand maître (vers 1307-1314) - 37 mm



D 9887 et 9887 bis - Philippe de Villiers,
grand maître (1534) - 35 mm



P 1494 - Simon Le Rat, prieur de l'Hôpital en France (1318) - 15 mm



F 7539 - Jean de Moulignon, précepteur de l'Hôpital (1290) - 24 mm



F 7540 - Guillaume de Boenheim, chevalier de l'Hôpital (1310) - 35 mm



D 6281 et 6281 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1137) - 33 mm



D 6282 et 6282 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1265) - 55 mm



D 9440 - Prieuré du Saint-Sépulcre
(1240) - 40 mm



D 9531 - Etienne de Montaigu,
prieur du Saint-Sépulcre de Jaligny
(1303) - 50 mm



D 9977 - Hôpital de Thermolin (1507) - 40 mm

LA VILLE DE CANTORBÉRY

et le martyr de saint Thomas Becket

L'analyse, même sommaire, d'un sceau entraîne toujours beaucoup plus loin qu'il n'était prévu au départ. Le sceau de Cantorbéry tire de son revers, où est figuré le martyr de Thomas Becket, une actualité insondable. Nul n'ignore que ce thème du favori transformé par l'investiture d'une dignité et devenant, en vertu du sérieux avec lequel il a pris sa fonction, l'ennemi désigné de son protecteur, a toujours hanté les imaginations et n'a jamais, pour ainsi dire, cessé d'être traité depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours par les auteurs les plus divers. Beaucoup savent le parti qui a été tiré du caractère dramatique de cette histoire exemplaire. Peu savent qu'en cette fin du troisième quart du XX^e siècle, un colloque international a réuni de très grands savants qui se sont, encore une fois, penchés sur ces textes et ces problèmes, à l'occasion de la découverte, en Corrèze, d'une châsse du XVI^e siècle des reliques de saint Thomas. Mais cette actualité est encore plus brûlante de beaucoup, si l'on réfléchit. Le spirituel et le temporel ne cesseront jamais de se heurter dans ce monde. Et, de nos jours, il n'y a pas que le roi et l'archevêque, le pape et l'empereur en présence ! L'affrontement de ces forces semble quotidien et les leçons de l'histoire devraient être relues et enseignées au lieu d'être reléguées. Il faudrait une plume bien délicate pour s'exprimer sans atteindre personne dans son légitime amour-propre, mais ne peut-on dire qu'il y a beaucoup de Thomas Becket dans l'intelligentsia contemporaine. Tous, nous pouvons, à l'exercice de nos fonctions, changer d'opinion. Alors ?... Par bonheur, sauf circonstances imprévisibles, nous ne risquons plus d'y laisser notre tête.

Le document sur lequel est appendu le sceau

Le sceau de Cantorbéry, reproduit ici, provient d'un acte conservé aux Archives de l'Yonne, dans le fonds de l'abbaye de Pontigny et cette référence suffit à nous replonger dans le drame même - au cœur du drame.

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 46, 1^{er} trimestre 1975, p. 110-114

Le procureur de l'abbaye de Pontigny, Richer d'Avrolles, donne à bail au recteur de l'église de Westwell, au diocèse de Cantorbéry, différents biens. Il est parlé dans cet acte, passé à Cantorbéry le 29 mai 1361, d'un don fait au monastère de Pontigny par les ancêtres du roi d'Angleterre pour le luminaire de saint Edme !

Il n'est pas possible de ne pas souligner que, lors des sept années d'exil qu'il passa en France, c'est à l'abbaye de Pontigny, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Sens, que Thomas Becket avait trouvé refuge, en premier lieu, après la visite rendue à Sens au pape Alexandre III, lui aussi chassé de son siège par l'empereur, lui aussi recueilli par la France, terre d'asile de ceux qui souffrent pour la justice.

C'est à Pontigny que le roi d'Angleterre, Henri II, aurait envoyé tous les parents et amis de Thomas qu'il avait privés de leurs biens : il s'agissait d'affaiblir sa résolution en lui faisant mesurer toutes les souffrances, pour ses proches, que suscitait la défense qu'il prenait des biens de l'église de Cantorbéry et la résistance qu'il opposait aux entreprises du pouvoir royal. C'est à Pontigny qu'Henri II aurait fait savoir que, si l'illustre réfugié y demeurait davantage, toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux seraient supprimées en Angleterre ! Et c'est ainsi que Thomas, pèlerin abandonné, se retira à Sens, puis à Lyon, en attendant un retour triomphal mais éphémère à Cantorbéry.

La chapelle Saint-Edme fut également érigée, dans l'abbaye de Pontigny, en l'honneur d'un autre archevêque de Cantorbéry, chassé de son siège par un autre roi d'Angleterre, Henri III, et mort en 1242 à Pontigny. A la fin du XI^e siècle, un conflit avait déjà éclaté entre saint Anselme, lui aussi archevêque de Cantorbéry, et les rois d'Angleterre : il semble que le primat de l'Église d'Angleterre, premier pair du royaume, désigné pour couronner le roi, ait presque toujours été voué à encourir la colère des souverains temporels !

La face du sceau

La vue du château de la ville ou du châtelet par où l'on y pénétrait est trop originale sur le sceau pour être imaginaire. Il y a certainement une connaissance exacte des lieux à la source de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie. L'escalier par exemple qui prend à gauche et conduit vers la porte d'entrée centrale ne paraît pas pouvoir être le fruit de l'imagination de l'artiste; de même les deux étages de créneaux ou le percement des baies et des portes. Quant au décor, il est lui aussi assez exceptionnel. Le fond treillissé très dense laisse apparaître dans chaque losange un minuscule quatre-feuilles. Une rosace encadre l'ensemble déterminant huit lobes et huit écoinçons. Les cinq lobes supérieurs sont chargés d'un quintefeuille, le lobe inférieur d'un écu

aux armes d'Angleterre. Huit autres léopards forment dans les écoinçons une ronde autour du sceau.

La légende prend une forme interpellative assez curieuse qui rappelle le *Hoc est normanorum dux* du sceau de Guillaume le Conquérant : ISTUD EST SIGILLUM COMMUNE CIVIUM CIVITATIS CANTUARIE (Voici le sceau commun des citoyens de la cité de cantobéry).

Le revers comporte la scène fameuse du martyr de saint Thomas Becket. Il est difficile de décider s'il s'agit d'une coupe de l'église Christchurch ou si l'on est en présence de trois niches d'architecture gothique. La principale, trois fois plus large que les latérales, comprend six personnages : les quatre assassins à gauche, un clerc à droite. Le saint archevêque est à genoux, nu-tête, dans l'attitude du priant. Son acolyte debout, portant la tonsure monacale, tient de la main droite une croix pattée montée sur une hampe qui pourrait être le bâton pastoral et de la main gauche un livre appuyé contre la poitrine. Les quatre hommes d'armes marchent l'un derrière l'autre, s'approchent de Thomas Becket et « les deux premiers le frappent de leur épée, l'un de taille, l'autre d'estoc; le troisième brandit son épée.»

Des deux rois des niches latérales l'un est, peut-être, saint Louis, roi de France. Au sommet du sceau, un croissant et une étoile, symboles de l'étendue du pouvoir municipal. Au bas, sous une arcade en accolade, le Christ de face, à mi-corps, bénissant de sa main droite et tenant un globe, de l'autre main.

Le sceau des habitants de la cité de Cantorbéry est un magnifique témoignage sur toute une partie de l'histoire du Moyen Âge : le chancelier du roi d'Angleterre, son ami intime nommé archevêque, devient le défenseur des droits de son église et s'oppose si violemment à Henri II qu'il y perd la vie. Un siècle plus tard, saint Edme sera simplement en exil et mourra à Pontigny. Jean de Salisbury, accueilli par l'université de Paris, sera nommé évêque de Chartres. L'hospitalité offerte à tous ceux qui souffrent pour leurs idées ou leur idéal remonte aux origines mêmes de notre pays.



D 10216 et 10216 bis - Cantorbéry (XIII^e s.) - 85 mm





St 2802 – Jean de Salisbury, évêque de Chartres (1176) - 84 mm

